

Prédication du 25 octobre 2026
Fête de la Réformation
Culte Découverte du protestantisme
Bernard Mourou

Matthieu 22, 34-40

En ce temps-là, les pharisiens, apprenant que Jésus avait fermé la bouche aux sadducéens, se réunirent, et l'un d'entre eux, un docteur de la Loi, posa une question à Jésus pour le mettre à l'épreuve : Maître, dans la Loi, quel est le grand commandement ?

Jésus lui répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. Voilà le grand, le premier commandement. Et le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépend toute la Loi, ainsi que les Prophètes.

Prédication

La grâce et la loi, la grâce et les œuvres, cette question qui a suscité la Réforme protestante au XVI^e siècle est l'objet de notre texte ce dimanche.

Il y a cinq cents ans, Martin Luther mit toute son énergie dans cette controverse. Fort d'une parole libre, il interrogea l'Eglise d'Occident.

Sa liberté de parole s'apparente à celle qui est à l'œuvre dans les évangiles.

Elle apparaît d'ailleurs clairement dans notre texte, où Jésus aux pharisiens.

Car après avoir entendu trois paraboles critiques à leur égard, ses ennemis passèrent à l'offensive : Jésus fut d'abord sommé de se prononcer sur l'impôt romain (c'était notre texte de dimanche dernier), puis sur la résurrection, et enfin maintenant sur l'interprétation de la Loi.

Notre Eglise portera toujours un regard positif sur le questionnement, car il favorise toujours la réflexion, même quand la recherche de la vérité, comme ici, n'est pas la préoccupation première.

Dans le texte de dimanche dernier, les pharisiens et les hérوديens avaient voulu piéger Jésus avec une question fermée, c'est-à-dire à laquelle il ne pouvait répondre que par oui ou par non.

Maintenant, notre scribe pose à Jésus une question ouverte : il lui demande de choisir, parmi tous les commandements, celui qu'il considère comme le plus important.

Même si le judaïsme aimait ce genre de débat, le piège est néanmoins évident : si Jésus choisit un commandement, il montrera qu'il accorde moins d'importance à tous les autres et donnera prise à la critique.

Mais une nouvelle fois, il évite le piège.

Et non seulement cela, mais il en profite pour nous faire toucher du doigt l'essence même de la Loi, dont la signification ultime se perdait dans tous les commandements que les pharisiens se plaisaient à multiplier.

Le simple fidèle ne pouvait qu'être que troublé par cette grande complexité.

Dès lors, pourquoi ces scribes feraient-ils de la pédagogie ? Plus la Loi paraîtra compliquée aux fidèles, plus leur pouvoir sera grand et plus ils pourront statuer impunément sur la vie religieuse des gens.

Mais il faut le redire : contrairement à une idée en vogue depuis une cinquantaine d'années, le savoir de l'enseignant n'est pas un instrument de domination, mais de libération.

Oui, ces scribes ne voient dans la Loi qu'un moyen d'asseoir leur supériorité. Pour eux comme pour les autres, ils négligent le vrai rôle de la Loi, qui est de nous confronter à l'altérité.

Alors ils cherchent à toujours plus complexifier la Loi.

Jésus, quant à lui, fait exactement l'inverse : il simplifie la Loi pour lui redonner sa fonction initiale, de la même manière qu'en son temps Luther simplifiera la compréhension de l'Evangile.

Pour parvenir à cette simplification, Jésus reprend le Décalogue, dans lequel il va distinguer deux parties :

- les cinq premières paroles, qui se rapportent à Dieu (*C'est : Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir d'Egypte, tu n'auras pas d'autres dieux, tu ne te feras pas de représentations de Dieu, tu n'invoqueras pas le nom de Dieu en vain, tu respecteras le sabbat*) ;
- les cinq suivantes, qui concernent l'être humain (*Tu honoreras ton père et ta mère, tu ne commettras pas de meurtre, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne commettras pas de vol, tu ne porteras pas de faux témoignage, tu ne convoiteras pas*).

Vu ainsi, le Décalogue met en évidence un point commun entre Dieu et l'être humain : l'un comme l'autre nous échapperont toujours.

Oui, devant Dieu comme devant autrui, nous sommes confrontés à une altérité fondamentale, à une différence absolue.

Cette prise de conscience, peut-être frustrante pour certains, s'avère néanmoins salutaire pour la vie sociale, car elle garantit le respect d'autrui, indispensable à toute relation saine. En effet, c'est seulement si l'on reconnaît la différence absolue de l'autre que l'on peut espérer s'approcher de lui.

Aimer Dieu ou aimer autrui conduit alors à une même attitude de décentrement. C'est ce que voulait faire comprendre le théologien Dietrich Bonhoeffer quand il disait que pour lui croire signifiait *fonder sa vie sur une base en dehors de soi-même*¹.

Les scribes, eux, font exactement l'inverse.

Malgré leur connaissance de la Loi, ils ignorent ce qui en fait l'essence, ils ne perçoivent pas son altérité. Comment le pourraient-ils d'ailleurs, puisqu'ils sont eux-mêmes leur propre loi.

Mais la question qu'ils posent, même si elle trahit leurs mauvaises intentions, favorise pourtant la réflexion.

En tout cas elle permet à Jésus de donner une interprétation lumineuse du Décalogue : Dieu et l'être humain y sont présents à égalité, et toute personne, par son altérité fondamentale, peut nous libérer de nous-mêmes, et par conséquent faire l'œuvre de Dieu pour nous.

Cinq cents ans après la Réforme, le message libérateur de l'Evangile n'a rien perdu de son actualité : il nous fait sortir de notre enfermement et nous libère de nous-même.

Aujourd'hui, pour nous la question se pose en ces termes : saurons-nous rester fidèles à cette parole qui nous libère ?

Amen

¹ Dietrich Bonhoeffer, *Ethique*